

L'Amérique des écrivains : Road trip de Pauline Guéna et
Guillaume Binet

David Laporte

Numéro 254, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79858ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laporte, D. (2015). Compte rendu de [*L'Amérique des écrivains : Road trip* de Pauline Guéna et Guillaume Binet]. *Spirale*, (254), 65–66.

Road trip : une échappée en roue libre dans *L'Amérique des écrivains*

Par David Laporte

L'AMÉRIQUE DES ÉCRIVAINS : ROAD TRIP

de Pauline Guéna et Guillaume Binet
Robert Laffont, 341 p.

Voyage autour d'une bibliothèque

« *Écrire, c'est un moyen de voyager dans le temps, et géographiquement* », constate Russel Banks dans *L'Amérique des écrivains*. La littérature est une façon parmi d'autres de bourlinguer, peut-être un des plus anciens modes de « *media-motion* » que l'homme connaisse, pour reprendre le terme de Walter Moser, dans la mesure où elle permet à celui qui s'en donne la peine de découvrir de nouveaux territoires depuis le confort du domicile. Écrivaine parisienne férue de lecture, Pauline Guéna se familiarise d'abord avec l'Amérique par la voix de ses plus illustres ambassadeurs : Ernest Hemingway, Jim Harrison, Jerome David Salinger, Cormac McCarthy, Jack Kerouac, John Irving, etc. Un jour vient par contre où le



continent littéraire devient trop étriqué, où les joies de la mobilité à distance ne suffisent plus à endiguer l'envie irrépressible de fouler le plancher des vaches : le moment arrive où la fiction doit subir l'épreuve du réel.

Il y a quelques années, Guéna ressent cet appel du large et appareille vers le Nouveau Monde, en compagnie de Guillaume Binet, son conjoint, photographe de profession. Et puis parce que l'idée de l'aventure a évolué avec le temps, le couple amène avec lui ses quatre enfants, part sur les routes transcontinentales aiguillonné par cette question primordiale qui oriente la trajectoire adoptée : de quelle façon le milieu de vie de l'écrivain informe-t-il sa création ? À bord d'un *camping-car* de fortune, Guéna va chercher des pistes de réponse à travers le Portland industriel de Patrick DeWitt, la banlieue torontoise de Craig Davidson ou le Montana rural et reculé de Thomas McGuane. Après plusieurs milliers de kilomètres parcourus et 26 auteurs rencontrés, le résultat

surprend et ravit. Le recueil d'entretiens, en effet, un pavé de 341 pages format in-folio bonifié des nombreux clichés que Binet a su tirer des endroits visités, offre, avec le témoignage de quelques-uns des auteurs contemporains parmi les plus dominants sur leur processus artistique, un bréviaire de création à l'usage de l'écrivain néophyte.

Un seul continent, plusieurs Amériques

« *Je viens d'une Amérique différente et c'est sur elle que j'écris* », souligne George Pelecanos, qui aborde dans ses romans le Washington cosmopolite de son enfance, creuset du multiculturalisme. Cet aveu pointe vers le principal mérite de l'ouvrage, la richesse de sa cartographie littéraire. Les écrivains interrogés sont issus de nationalités et de milieux sociaux variés, appartiennent à des générations distinctes. La stratégie, préméditée ou non, est ingénieuse : malgré des questions inévitablement semblables, les réponses permettent à la formule de l'entrevue de sans cesse se renouveler. L'expérience continentale gagne de la sorte une profondeur supplémentaire, puisque l'échantillonnage reflète les multiples visages de l'Amérique. Des noms comme Dinaw Mengestu et Siri Hustvedt portent par exemple avec eux l'écho lointain de leur terre natale, éthiopienne pour le premier, norvégienne pour la seconde.

À ce chapitre, Ernest J. Gaines offre l'un des entretiens les plus humains et émouvants. Assis au creux d'un fauteuil de cuir capitonné dans sa résidence d'Oscar en Louisiane, l'auteur octogénaire d'origine afro-américaine se remémore son histoire

familiale, marquée par l'esclavagisme et le travail sur les plantations. La fenêtre de son salon donne sur un étroit cimetière où tous les siens sont enterrés, encadre cette vision saisissante de l'Amérique ossuaire qui évoque avec force l'envers du rêve américain. Le vieil homme l'a racheté, ainsi que la plantation sur laquelle règne sa maison, après avoir connu le succès au bout de plusieurs années de vache maigre. Ce portrait de l'écrivain en *self-made man* couronne une re-

le moment arrive où la fiction doit subir l'épreuve du réel

connaissance acquise au prix de multiples années de privations, de précarité et de rejets. Par-dessus tout, l'exemple de Gaines illustre l'importance cruciale du lieu pour l'imaginaire. Récupérer le domaine qui l'a vu naître et sur lequel il a travaillé est un geste hautement symbolique, un gage de reconnaissance envers cet espace qui paradoxalement lui a beaucoup donné, a irrigué son imaginaire jusqu'à lui fournir le cadre principal de ses fictions romanesques.

« Personne n'écrit à partir du néant » : création littéraire et *genius loci*

L'Amérique est une terre de nomades où les gens bougent. Comme toute généralité, celle que rappelle la romancière Joanna Scott comporte son fond de vérité. Elle jette toutefois le voile sur une autre caractéristique de l'Américain, particularité peut-être plus fondamentalement anthropologique qui est cette influence du lieu sur l'homme. « *Tout le monde est connecté à sa géographie* », précise Margaret Atwood, et l'écrivain n'est pas une espèce à part. Que seraient les œuvres de Dennis Lehane sans le Boston des bas-fonds qui s'agite et forme la trame de la presque totalité de ses récits ? Pas grand-chose, à en croire le prolifique auteur. Même lorsque la ville est purement fictive et se nomme Port Ticonderoga comme dans le *Tueur aveugle* d'Atwood, elle n'en puise pas moins à l'expérience ontarienne de l'écrivaine. Parfois aussi la distance est nécessaire pour écrire le lieu. Joseph Boyden compose désormais ses fresques sur le Nord canadien à partir de La Nouvelle-Orléans, une des villes les plus méridionales des États-Unis. Le lieu habite l'homme autant que l'homme l'habite, voilà un constat parmi tant d'autres qu'offre le magnifique ouvrage de Guéna et Binet. Au bout du chemin, ni Graal ni pot d'or, sinon plusieurs rencontres enrichissantes et quelques conseils lancés comme une bouteille à la mer à qui saura les saisir : l'enfance de l'écriture, c'est la lecture ; c'est en écrivant (beaucoup) qu'on devient écrivain. Comme le formule joliment John Edgar Wideman à la suite de Chester Himes, « *un combattant se bat, un écrivain écrit* ». ■